

# Jaurès et l'Allemagne

## Benoît Kermoal\*

\* *Doctorant à l'EHESS, enseignant en histoire au lycée Saint-Exupéry, Mantes-la-Jolie*



Jean Jaurès écrit dans le numéro de la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* qui paraît à la fin du mois de juin 1914 le compte rendu d'un ouvrage publié en avril de la même année. Intitulé *La Paix est malade*, ce livre signé par le journaliste et polémiste André Mévil est apprécié dans les milieux nationalistes<sup>1</sup>. On y trouve une dénonciation de la volonté hégémonique de l'Allemagne qui s'appuie sur une analyse des relations internationales. Le socialiste français affirme son entière opposition à des propos de cette nature : « De tels livres sont révélateurs. Ils nous rappellent l'immense effort d'éducation qui reste à accomplir. Ils nous montrent à quels périls seraient exposées la France, la paix, la civilisation, si le pays tombait aux mains des hommes qui servent si bien les pires desseins pangermanistes qu'ils s'imaginent combattre<sup>2</sup>. » En effet, l'opinion publique en France semble craindre la volonté d'expansion du pays voisin. Il faut dire que, depuis la défaite française de 1870, les relations entre les deux nations sont périodiquement marquées par des crises qui ravivent l'hostilité réciproque. Pour Jaurès, considérer l'Allemagne comme une nation agressive est une erreur et plus encore, car il importe de préserver la paix pour que la France puisse se doter d'une république sociale,

1. André Mévil est à cette époque journaliste à *L'Écho de Paris*, en charge de la politique internationale. Farouchement nationaliste, il affiche une opinion nettement germanophobe. Le livre qu'il publie en 1914, *La Paix malade*, fait partie des nombreuses publications polémiques qui dénoncent depuis plusieurs années le péril allemand, déformant la réalité de la vie politique de ce pays et dressant le portrait d'une population agressive et avide de conquêtes. De tels écrits ont une influence non négligeable sur la façon dont l'opinion publique française considère les Allemands en 1914.

2. Jean Jaurès, « Un exemple », *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*, n° 40, 28 juin 1914, (consultable sur le site Internet de la bibliothèque Diderot de Lyon).

La Fondation Jean-Jaurès met en œuvre partout en France et tout au long de l'année 2014 de nombreuses initiatives pour commémorer le centenaire de l'assassinat de Jean Jaurès. Retrouvez chaque semaine une nouvelle note de l'auteur qui, à partir d'un article de Jean Jaurès à la même date en 1914, nous fait redécouvrir l'homme et ses idées.

# Jaurès et l'Allemagne

première étape vers l'établissement du socialisme à l'intérieur des frontières, voire au-delà. Fin connaisseur de la pensée et de la culture allemandes, fidèle au message internationaliste, le tribun socialiste n'a de cesse de combattre les préjugés contre les Allemands, lui qui souhaite favoriser un rapprochement entre les deux nations. Sa tâche est rendue encore plus difficile alors que les tensions internationales se renforcent un peu partout en Europe en ce début de l'été 1914.

## FACE À L'ANTAGONISME FRANCO-ALLEMAND

Les tensions entre les deux pays n'ont pas réellement cessé depuis la défaite française de 1870 et, depuis 1905, plusieurs crises ont ravivé les hostilités. Cette année-là, l'Allemagne s'oppose à l'implantation de la France au Maroc : une crise diplomatique s'ensuit, et la France, aidée par ses alliés anglais et russes, réussit lors de la conférence d'Algésiras en 1906 à obtenir la gestion du territoire marocain au détriment du Reich. En 1911, une autre crise éclate : l'Allemagne envoie un navire de guerre dans la rade d'Agadir en menaçant la France d'une nouvelle guerre. Une fois encore, un compromis est difficilement adopté entre les deux pays : les Français gardent la maîtrise du Maroc, en échange de quoi l'Allemagne obtient une partie du Congo français pour consolider sa colonie au Cameroun. À partir de cette date, Jaurès, inquiet à cause de ces tensions, étudie les questions militaires afin de disposer d'arguments en faveur de la préservation de la paix. Il faut dire que dans les deux pays se développent des courants nationalistes. Aux partisans français de la revanche contre l'Allemagne et du retour de l'Alsace-Lorraine s'opposent les pangermanistes dans le Reich. Jaurès déplore une telle situation en 1914 : « Les chauvins de tous pays ont une incroyable puissance d'aveuglement. Au moment même où ils dénoncent les défauts de l'adversaire, ils étalent ces mêmes défauts avec une stupéfiante inconscience. Ce n'est pas l'apologue de la poutre et de la paille, car ils ont les uns et les autres une poutre dans les yeux<sup>3</sup>. » Le socialiste français est depuis le début de sa carrière politique un ferme opposant au nationalisme. Ce qu'il montre, c'est que les haines entre les deux pays se renforcent à cause de l'action nocive de courants réactionnaires et xénophobes. De plus, l'opinion publique de chaque pays a tendance à ne voir dans l'autre



3. *Ibid.*

# Jaurès et l'Allemagne

que cette frange extrémiste : ainsi, de nombreux Français pensent que tous les Allemands sont partisans du pangermanisme, alors qu'ils ne sont qu'une infime minorité. Basé sur la théorie du *Volk* (« peuple »), qui vise à réunifier tous les peuples d'origine allemande, le pangermanisme s'est développé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Une ligue pangermaniste existe : fondée au départ pour soutenir l'aventure coloniale allemande, elle s'est rapidement dotée d'un programme nationaliste, expansionniste et légitimant l'idée que l'Allemagne a beaucoup souffert à cause des pays voisins. Cette organisation n'est pourtant pas un mouvement de masse, puisqu'elle ne compte que 30 000 membres, même si elle dispose de plusieurs relais dans des associations sportives, militaires ou étudiantes. Plusieurs théoriciens pangermanistes sont partisans d'une guerre préventive en Europe, seule solution à même de rassembler tous les Allemands dans un seul État. Jaurès condamne le pangermanisme avec force, cependant il demande : « Mais M. André Mévil peut-il croire que la démence pangermaniste donne la mesure de la pensée allemande<sup>4</sup>. » Le chef de file des socialistes français est trop bon connaisseur de l'Allemagne pour considérer que l'ensemble de son peuple est partisan d'une expansion du Reich.

## UNE BONNE CONNAISSANCE DE L'ALLEMAGNE



Jean Jaurès s'appuie en effet sur une solide connaissance de l'Allemagne. Tout d'abord, il lit couramment l'allemand, ce qui lui permet d'étudier dans le texte des philosophes tels que Kant ou Hegel. De plus, sa thèse secondaire, soutenue en 1892, portait sur « les origines du socialisme allemand », ce qui fait qu'il maîtrise parfaitement la pensée allemande, aussi bien ancienne que plus récente<sup>5</sup>. Il est ainsi l'un des rares socialistes français à avoir pu lire directement en allemand les écrits de Karl Marx, ce qui lui octroie un avantage de poids sur les autres leaders de la famille socialiste. Ces derniers doivent se contenter de prendre connaissance du marxisme à travers des traductions ou des abrégés qui ne prennent pas forcément en compte toutes les subtilités de la pensée de Marx. Jaurès n'a cependant qu'une connaissance partielle de la théorie marxiste et s'il adopte les concepts de lutte de classe ou encore d'aliénation, il reste à l'écart des débats touchant à l'interprétation du marxisme et aux questions qui préoccupent les continuateurs du

4. *Ibid.*

5. Les deux thèses de Jaurès sont reprises dans *Œuvres de Jean Jaurès. Philosophe à trente ans*, t. 3, édition établie par Annick Taburet-Wajngart, Paris, Fayard, 2000.

# Jaurès et l'Allemagne

penneur allemand. Dans ce domaine, ce sont les socialistes du Reich qui dominent sans conteste. Le SPD allemand, fort de ses succès électoraux et de son organisation sociale-démocrate qui a créé les bases d'une contre-société au sein du peuple allemand, assume pleinement son rôle de modèle au sein de la II<sup>e</sup> Internationale. Toutefois, s'il ne prend pas part aux débats théoriques qu'animent les leaders du SPD, comme Eduard Bernstein, Karl Kautsky ou encore Rosa Luxemburg, Jean Jaurès, en étant un personnage clé de la II<sup>e</sup> Internationale, dialogue régulièrement avec eux<sup>6</sup>. Sur ce point, l'historienne Madeleine Rebérioux explique : « Le poids des marxistes allemands dans l'Internationale l'a conduit, au cours des polémiques qui l'ont opposé à la social-démocratie, à renforcer ce qu'il y avait de "français" dans son socialisme : d'une part l'importance attachée à une forme politique, la République [...] D'autre part, l'importance de la tradition révolutionnaire française, dont les Allemands, comme il le rappela à maintes reprises, étaient dépourvus<sup>7</sup>. »

Fort de sa connaissance éprouvée de la pensée et de la culture allemandes, Jean Jaurès se considère comme un partenaire à égalité des socialistes allemands, tout en valorisant l'expérience démocratique française face au régime autocratique du Reich. Nous sommes donc très loin de l'image que véhiculent à la même époque les adversaires du socialiste. On trouve en effet de multiples accusations le visant et qui font de lui un traître qui se serait mis au service de l'Allemagne<sup>8</sup>. Il souhaite au contraire, dans le respect des spécificités de chacune des deux nations, établir des relations pacifiques qui permettent l'instauration des deux côtés de la frontière d'une société plus égalitaire et fondée sur les principes du socialisme.



## LA VISION JAURÉSIEENNE DE L'ENTENTE ENTRE LES DEUX PAYS

Jean Jaurès a dû régulièrement préciser sa vision de l'entente entre les deux pays. C'est en particulier le cas dans le long débat sur l'adoption de la loi de Trois Ans de 1913, qui est à

6. Voir à ce sujet la note que nous avons publiée, « Jaurès et l'Internationale », Fondation Jean-Jaurès, coll. « Les Notes Jaurès », n° 15, 28 avril 2014 (en ligne : [www.jean-jaures.org/Publications/Notes/Jaures-et-l-Internationale](http://www.jean-jaures.org/Publications/Notes/Jaures-et-l-Internationale)).

7. Madeleine Rebérioux, « Jean Jaurès et le marxisme », *Histoire du marxisme contemporain*, t. 3, adaptation française sous la direction de Dominique Grisoni, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10-18 », 1977, p. 238.

8. Voir à ce sujet la note que nous avons publiée, « Jaurès et ses adversaires », Fondation Jean-Jaurès, coll. « Les Notes Jaurès », n° 21, 10 juin 2014 (en ligne : [www.jean-jaures.org/Publications/Notes/Jaures-et-ses-adversaires](http://www.jean-jaures.org/Publications/Notes/Jaures-et-ses-adversaires)).

# Jaurès et l'Allemagne

nouveau sous les feux de l'actualité au moment des élections législatives d'avril et mai 1914. Pour lui, les lois adoptées par le Reich depuis 1911 pour se doter d'une armée plus nombreuse ne sont pas dirigées contre la France, mais davantage guidées par la peur de l'influence grandissante de la Russie. Le sentiment de l'opinion publique allemande, qui redoute un encerclement, avec à l'ouest la France et à l'est la Russie, explique ce besoin de se protéger davantage. Le fait de se lancer dans une course aux armements et de vouloir disposer de plus en plus de troupes ne ferait selon lui que renforcer les antagonismes. Il suit également avec une attention particulière la situation de l'Alsace-Lorraine, intégrée à l'empire allemand depuis 1870<sup>9</sup>. Il participe à ce sujet à la rédaction d'un manifeste commun des partis socialistes français et allemand qui entérine, au nom de la paix, la situation tout en réclamant une plus grande autonomie pour ce territoire. Jaurès privilégie en conséquence les solutions diplomatiques, considérant les Allemands comme des partenaires dignes de confiance. Il doit néanmoins convaincre, y compris au sein de son propre parti. Il répond ainsi à une polémique déclenchée par le socialiste Charles Andler, par ailleurs professeur d'allemand à la Sorbonne, pour qui le socialisme allemand est impérialiste et complice du Reich qui souhaite dominer en Europe<sup>10</sup>.

Jaurès reste déterminé à participer à l'instauration de meilleures relations entre les deux peuples, malgré les oppositions qu'il rencontre. Il joue en conséquence un rôle de premier plan dans les réunions de plus en plus nombreuses entre les socialistes français et allemands. Ceux qui sont ardents défenseurs de la paix se rassemblent à partir de 1913 dans un comité interparlementaire franco-allemand visant à lutter contre la course aux armements et le militarisme. Réunis à Berne en mai 1913, cent vingt et un députés français et trente-quatre députés allemands souhaitent renforcer la coopération entre les deux nations. Un comité permanent se met en place, il se réunit en présence de Jaurès en mai 1914. Aux socialistes se sont associées d'autres personnalités politiques des deux pays, et ce comité vise à instaurer une paix durable entre la France et l'Allemagne. On prévoit après la réunion de mai 1914 de se retrouver de nouveau à l'automne 1914 pour élaborer un programme précis basé sur l'arbitrage international. Une telle rencontre ne pourra pas



9. Jaurès a étudié en historien le conflit franco-allemand de 1870-1871, voir Jean Jaurès, *La Guerre franco-allemande 1870-1871*, préface de Jean-Baptiste Duroselle, postface de Madeleine Rebérioux, Paris, Flammarion, coll. « Science », 1971 [1<sup>re</sup> édition : Jules Rouff, 1908]. Nous reviendrons dans une prochaine note sur Jaurès historien.

10. Sur ce point voir Charles Andler, *La Civilisation socialiste*, présentation de Christophe Prochasson, Lormont, Le Bord de l'eau, coll. « Bibliothèque républicaine », 2010.

# Jaurès et l'Allemagne

avoir lieu. L'article de Jaurès dans la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* est en effet publié le 28 juin 1914. Ce jour-là a lieu, à Sarajevo, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand. Cet attentat précipite, quelques semaines plus tard, l'Europe dans une guerre longue et meurtrière. Jaurès lui-même, juste avant le déclenchement des hostilités, est assassiné, alors qu'il cherchait à préserver à tout prix la paix entre la France et l'Allemagne<sup>11</sup>. Jusqu'au bout, Jean Jaurès a voulu créer les conditions d'une bonne entente franco-allemande. Deux ans après son assassinat, l'écrivain Stefan Zweig lui rend hommage en insistant sur ce point : « Il connaissait l'Allemagne, et ceci est déjà beaucoup en France. Il connaissait les hommes allemands, les villes allemandes, il connaissait le peuple allemand et il connaissait, ce qui est rare à l'étranger, sa force. C'est pour cela que l'idée d'éviter la guerre entre ces deux puissances était devenue la pensée de sa vie, l'obsession de sa vie, et tout ce qu'il fit pendant les dernières années ne visait qu'à éviter cet instant<sup>12</sup>. »

## Pour aller plus loin

### Sur les liens entre Jaurès et le marxisme :

- Madeleine Rebérioux, « Jean Jaurès et le marxisme », *Histoire du marxisme contemporain*, t. 3, adaptation française sous la direction de Dominique Grisoni, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10-18 », 1977, pp. 205-245.

### Pour mieux connaître la position de Jaurès par rapport à la social-démocratie allemande :

- Jean-Numa Ducange, « Jean Jaurès et la social-démocratie allemande. Confiance et doutes » in Gilles Candar, Jean-Numa Ducange, Vincent Duclert, Marion Fontaine, Emmanuel Jousse, *Jaurès, du Tarn à l'Internationale*, Fondation Jean-Jaurès, coll. « Les Essais », 2011, pp. 45-61 (en ligne : [www.jean-jaures.org/Publications/Essais/Jaures-du-Tarn-a-l-Internationale](http://www.jean-jaures.org/Publications/Essais/Jaures-du-Tarn-a-l-Internationale)).

### Enfin, pour mieux comprendre l'image que Jaurès avait de l'Allemagne :

- Éric Guillet, « Le refus des simplifications. L'image de l'Allemagne dans trois œuvres de Jean Jaurès : *Hegel* (1892), *La Guerre franco-allemande* (1908) et *L'Armée nouvelle* (1911) », *Cahiers Jaurès*, n° 179, janvier-mars 2006, pp. 33-80 (en ligne : [www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2006-1-page-33.htm](http://www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2006-1-page-33.htm)).



11. Les prochaines notes porteront essentiellement sur ces aspects.

12. Stefan Zweig, « Jaurès », *Neue Frei Presse*, 8 août 1916, cité par Ulrike Brummert, « Images de Jean Jaurès en Allemagne » in Madeleine Rebérioux et Gilles Candar (dir.), *Jaurès et les intellectuels*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, coll. « Patrimoine », 1994, p. 287.